

**LE LENDEMAIN**  
DE LA  
**FIN DU MONDE,**

OU

**LA COMETE DE 1832**

*Solie en trois Tableaux, mêlée de Couplets;*

PAR

**MM. DUMERSAN ET HONORÉ;**

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN,  
LE 7 FÉVRIER 1831.

.....  
PRIX : 1 FR. 50 C.  
.....



**131407-B**  
**PARIS.**

**R. RIGA, LIBRAIRE,**  
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N. 1.

**J.-N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL.**

Digitized by Google  
1831

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

BONARDIN,

GERVAIS, vieux bourgeois.

CHARLES, neveu de Bonardin, garçon très-naïf.

LE COMTE DE GROS-LAID.

DURAND, homme d'affaires.

LOUISE, fille de Gervais.

BABET, gouvernante de Bonardin.

UN COMMISSIONNAIRE.

GENS DÉGUISÉS ET MASQUÉS.

M. HONORÉ.

M. GRANGER.

M. MONVAL.

M. HÉRÉT.

M. ÉDOUARD.

M<sup>lle</sup> MÉLANIE.

M<sup>lle</sup> ADÈLE-PRÉVOST.

---

*La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. le comte de Gros-Laid.*

---

Les endroits marqués d'une M, indiquent qu'il y faut quelques traits de musique.

S'adresser, pour la partition, à M. Alexandre PICCINI, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

# LE LENDEMAIN

DE

## LA FIN DU MONDE.

---

### PREMIER TABLEAU.

---

(Un jardin. Au premier plan, à gauche, un pavillon ; une croisée au premier étage, et au deuxième , une terrasse sur laquelle est braqué un télescope.)

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, CHARLES. (1)

CHARLES, *sous la fenêtre.*

Louise ! Louise !

LOUISE, *à la fenêtre.*

C'est toi, Charles !

CHARLES.

J'ai vu sortir ton père, et je suis venu bien vite afin de te parler.

LOUISE.

C'est très-galant ; mais prends garde ! si M. Bonardin te voyait...

CHARLES.

Mon oncle ne voit jamais rien sur la terre.

LOUISE.

Tu ne peux donc pas lui faire entendre raison ?

CHARLES.

De la raison à mon oncle !.. oh ! non, je crois que l'air de Charenton a influé sur sa tête.

LOUISE.

Il avait pourtant promis de nous marier.

CHARLES.

Certainement, et même il a décidé ton père à vendre son établissement de Charenton, pour venir vivre en famille à Paris.

LOUISE.

Et puis crac, au moment d'en finir, il ne veut plus vous donner la dot en question.

### PREMIER COUPLET.

CHARLES.

AIR *Je voulais bien (de Fra Diavolo.)*

En attendant (*bis*)

Le jour de notre mariage,

Si j'avais un baiser pour gage,

---

(1) Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre, le premier à la gauche du spectateur.

Ça me rendait plus patient,  
En attendant.

LOUISE.

Je n'écoute point ce langage,  
Car lorsque l'on veut être sage,  
Ne rien donner est plus prudent  
En attendant.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Ça me rendrait plus patient,  
Ah! ah! en attendant.

LOUISE.

Ne rien donner est plus prudent,  
Ah! ah! en attendant.

DEUXIÈME COUPLET.

LOUISE.

En attendant (*bis*).

Une réponse favorable,  
Un amant est toujours aimable;  
On ne peut voir s'il est constant  
Qu'en attendant.  
Mais quand fille par imprudence  
Donne quelque chose d'avance,  
C'est elle qui reste souvent  
En attendant.

ENSEMBLE.

C'est elle qui reste souvent  
En attendant.

CHARLES.

Chut! voici mon oncle!

LOUISE.

Où donc?

CHARLES.

Au dessus de nous; ne parle pas, mais laisse-moi le plaisir de te voir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BONARDIN.

BONARDIN, *sur la plate forme au-dessus de la fenêtre où est Louise.*

L'inquiétude me ramène à mon observatoire. Il faut absolument que je sache si la comète arrive ou non. Cet astre irrégulier dans sa marche, se promène dans le firmament, c'est fort bien; mais c'est sa diable de queue qui m'effraie.

CHARLES.

Il regarde en l'air, il ne nous verra pas.

BONARDIN.

Les habitans de la terre, depuis Pékin jusqu'au faubourg Saint-Jacques, ne se doutent pas de la catastrophe qui les menace.

LOUISE.

Que dit-il?

CHARLES.

Il parle de catastrophe.

BONARDIN.

Quel art que celui de l'astronomie, et quel agrément de savoir à point nommé, le moment d'une éclipse, l'arrivée d'une comète, ou l'instant précis de la fin du monde !

LOUISE.

Il parle de la fin du monde.

CHARLES.

Il faut le laisser dire.

BONARDIN.

J'entends parler au-dessous de moi.

CHARLES.

C'est moi, mon oncle !

BONARDIN.

Qu'est-ce que tu fais là-bas ? dans la région inférieure ?

CHARLES.

Et vous, mon oncle, qu'est-ce que vous faites là haut dans la région supérieure ?

BONARDIN.

J'observe les astres.

CHARLES.

Et moi aussi.

BONARDIN.

Bah ! tu leur tournes le dos.

CHARLES.

Du tout, c'est que je ne regarde pas les mêmes que vous.

BONARDIN.

Il n'y en a qu'un d'apparent dans ce moment-ci. Tu ne peux pas voir des étoiles en plein midi.

CHARLES.

Je ne serais pas le seul ; mais, mon oncle ..

*Air d'une Heure de folie.*

Quand vous dirigez vers les cieux

Le tube de ce télescope,

Moi, plus bas, je fixe mes yeux

Et j'y tire mon horoscope.

En vain, des grands événements

Vous demandez les effets et les causes...

Moi je vois deux astres charmans

Qui me promettent bien des choses.

BONARDIN.

Mais tu n'as aucun instrument, pas de lunettes.

CHARLES.

Je n'en ai pas besoin : j'ai la vue longue.

BONARDIN.

Et moi j'ai une longue vue. Ah ! qu'est-ce que je vois !

CHARLES.

Toujours en haut ?

BONARDIN.

Non, en bas, ma lunette s'était baissée par hasard, et mon œil s'est dirigé vers la terre... je vois s'avancer un animal grotesque, un animal extraordinaire.

LOUISE.

C'est mon père.

(Elle se retire et Charles entre dans la maison.)

## SCÈNE III.

BONARDIN, GERVAIS, *entrant du fond à droite.*

GERVAIS.

AIR : *Ah ! que les enfans sont heureux !*

Ah ! que Paris est ennuyeux ,  
Les flaneurs y sont trop nombreux ,  
Ah ! que Paris est ennuyeux ,  
A Charenton j'étais bien mieux .  
De tous les côtés on vous pousse :  
Sans danger l'on n' peut faire un pas :  
A droite l'on vous éclabousse ,  
A gauche l'on crotte vos bas .  
Ah ! que Paris etc.

C'est, en vérité, vrai, il y a trop de passans dans les rues de Paris, on ne devrait circuler que chacun à son tour, par numéro d'ordre : les piétons le matin et les voitures le soir.

BONARDIN, *sur la terrasse.*

Vous avez raison, père Gervais.

GERVAIS.

Ah ! c'est vous, M. Bonardin ? qu'est-ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui dans le firmament ?

BONARDIN.

Chut ! ne m'interrogez pas... ou bien alors... tant pis, je répondrai.

GERVAIS.

Eh bien ! répondez.

BONARDIN.

Le firmament est au sinistre, un crêpe immense et funèbre couvrira bientôt notre globe... tranchons le mot... nous allons mourir.

GERVAIS.

Nous sommes donc malades ?

BONARDIN.

Non, mais c'est égal, notre planète a vu son dernier soleil.

GERVAIS.

Je ne vous comprends pas.

BONARDIN.

C'est juste ; vous n'êtes pas à ma hauteur... Je descends ; attendez-moi.

## SCÈNE IV.

GERVAIS, *seul.*

Que je l'attende !... Comment, nous allons mourir !.. Il a toujours quelque petite gentillesse comme ça ; il me fait des peurs !..

## SCÈNE V.

GERVAIS, BABET.

BABET.

Dites donc, monsieur Gervais, avez-vous vu mon maître ?.. je le cherche partout.

GERVAIS.

Vous savez bien, Babet, qu'il vient tous les matins sur cette terrasse, qu'il nomme son observatoire.

BABET.

Oui, il vient se monter la tête, et se la remplir d'un tas de bêtises, qu'il appelle de l'astrolomie, de la physique; il ferait bien mieux de marier son neveu et de m'assurer une petite pension pour mes vieux jours.

GERVAIS.

Ah! oui, il s'agit bien de cela... Vous ne savez pas ce qu'il nous annonce?

BABET.

Quelques mauvaises nouvelles, car il ne nous en annonce jamais de bonnes.

GERVAIS.

Il radote un peu.

BABET.

Cependant, ses prédictions n'ont jamais manqué leur effet. Vous souvenez-vous quand il a prédit que le tonnerre tomberait sur la colonne de la place Vendôme?...

GERVAIS.

Il est tombé sur la guérite du Pont-Neuf.

BABET.

Ce n'est pas le même édifice, mais c'est le même événement.

GERVAIS.

J'en conviens.

BABET.

Allez, allez, quand M. Bonardin promet quelque chose, ça arrive, excepté les rentes qu'il devait me faire.

GERVAIS.

Mais, Babet, il doit vous mettre sur son testament... Ah! le voilà lui-même.

## SCÈNE VI.

CHARLES, LOUISE, BONARDIN, *sortant de la maison*; GERVAIS, BABET.

BABET.

M. Bonardin, je vous apporte vos journaux.

BONARDIN.

Ah! oui, j'ai bien le temps de les lire!... J'en sais plus qu'eux, aujourd'hui! Nous avons tous quelque chose de plus pressé à faire.

GERVAIS.

Quoi donc?

BONARDIN.

Notre paquet.

GERVAIS.

Que voulez-vous dire?

BONARDIN.

Asseyez-vous tous autour de moi.

LOUISE.

Il n'y a pas de chaises.

BONARDIN.

C'est égal... appelez à votre secours toute votre philosophie si vous en avez, ouvrez vos oreilles dont vous ne manquez pas, et écoutez-moi... (*Ils se regardent tous.*) Je vous ai déjà prévenus qu'une comète ..

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est qu'une comète, Monsieur ?

BONARDIN.

C'est un grand astre, une espèce de soleil bâtard qui a une queue flamboyante ; or, mes enfans, nous sommes menacés de recevoir un coup de queue de la susdite, vers le mois de février 1832 ; mais en attendant, mes observations météorologiques m'apprennent qu'avant vingt-quatre heures, nous allons tous être asphyxiés par la vapeur calorifique qui s'exhale de l'atmosphère embrasé de cet astre anomalique.

TOUS.

Asphyxiés !

BONARDIN.

Comme vous dites : et de cet état d'asphyxie nous passerons tous immédiatement à celui de la privation de la vie vulgairement appelée la mort !

TOUS.

Ah ! mon Dieu !

BONARDIN.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Nous n'avons qu'un jour à vivre,

Telle est la loi du destin.

Je l'ai lu dans le grand livre

Dans tout oracle est certain.

GERVAIS

Ces nouvelles sont effrayantes,

BONARDIN.

Au grand livre voulez-vous voir ?

BABET.

J'aimerais mieux y voir mes rentes,

BONARDIN.

Tu n'y verrais que du noir.....

TOUS.

Nous n'avons qu'un jour etc.

CHARLES.

Pardon, mon oncle, mais vous vous trompez quelquefois... Vous rappelez-vous votre voyage dans la lune ?

BONARDIN.

Je savais que vous alliez encore m'en parler. J'ai cru être dans la lune et je n'y étais pas, cela prouve seulement que mon compagnon de voyage m'a trompé ; mais écoutez-moi jusqu'au bout. Après vous avoir démontré physiquement que la fin du monde est prochaine, je vais vous démontrer moralement qu'elle est inévitable : d'abord le monde est usé.

CHARLES.

Vous, vous êtes usé ; mais Louise et moi, nous ne le sommes



— 0 —  
BONARDIN.

Je parle du monde en général. Examinez un peu ce qui se passe, comme tout se perfectionne ! Les sciences, les arts, sont à leur apogée !

AIR du Carnaval de Bréanger.

On fait des ponts sous l'empire aquatique,  
Par la vapeur, on conduit les vaisseaux ;  
Le traiteur prend un palais pour boutique,  
Les paysans lisent tous les journaux ;  
Les jais, dit-on, ont de la bienfaisance,  
Et les curés ne se font plus hair.  
Les députés ont tous sauvé la France :  
Tout va trop bien ; le monde va finir.

CHARLES.

Ce n'est pas une raison.

BONARDIN.

Si fait, et cette nuit même tous les habitans du globe seront étouffés.

GERVAIS.

Ma foi ! ça se pourrait bien... Il me semble déjà que je suis oppressé.

BABET.

Je respire moins facilement que de coutume.

CHARLES.

Moi, j'ai une faim d'enfer.

LOUISE.

Et moi, je suis toute je ne sais comment.

BONARDIN.

Je vous crois bien. Ainsi, mes amis, préparons-nous à faire le grand voyage cette nuit. (Il tire une longue vue de sa poche, et lorgne le ciel.)

CHARLES, bas, à Louise et à Babet.

Est-ce que vous croyez à tout cela ?

LOUISE, bas.

Pas trop !

BABET, de même.

Moi, je ne sais pas...

CHARLES, de même.

Profitons de son idée.

BABET, de même.

Oui... (Haut.) Mais, monsieur, puisque vous allez mourir, si vous faisiez votre testament ?

BONARDIN.

A quoi bon ?

BABET.

Afin de me tenir la parole que vous m'avez donnée de me faire des rentes pour mes vieux jours.

BONARDIN.

Est-elle simple, cette Babet !

CHARLES.

AIR : Vaudeville du Passe-Partout.

Moi, mon oncle, je vous en prie,  
Avec Louise unissez-moi.

BONARDIN.

Tais-toi donc, quand on se marie,  
Mon ami, tu sais bien pourquoi.  
Or, je t'ai dit le destin de la terre :  
Tout aujourd'hui doit finir ici bas.

CHARLES.

Si vous vouliez me laisser faire,  
Le monde ne finirait pas.

BONARDIN.

Vous êtes de drôles de gens. Il paraît que vous doutez de ma science et du grand événement. Eh bien ! venez avec moi chez le notaire ; je vais signer mon testament, faire 1200 livres de rente à Babet ; consentir au mariage de mon neveu avec Louise ; mais, parbleu ! rira bien qui rira le dernier !

GERVAIS.

Je ne peux pas me fourrer cela dans la tête.

LOUISE, CHARLES, BABET.

Ni moi non plus.

BONARDIN, *tirant un journal de sa poche.*

Tenez, incrédules, lisez : c'est un journal qui ne ment jamais : un journal ministériel. « Les astronomes Allemands ont découvert « dans la constellation du Bélier, une comète etc. » Lisez et frémissiez.

( Ils se groupent tous autour du journal dans le coin du théâtre à gauche, et lisent avec avidité. )

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DURAND, *arrivant de droite*, UN COMMISSIONNAIRE, *portant un paquet.*

DURAND, *au commissionnaire.*

Mon ami, portez ce paquet dans cette maison et remettez-le au portier. *Le commissionnaire sort. ( A part pendant la lecture du journal. )* Avec quelle impatience j'attends l'heure du bal masqué ! quel effet je vais y produire ! mon riche patron, M. le comte de Gros-Laid sera enchanté ; mais aussi quel autre que moi aurait eu l'idée originale de se déguiser en diable !... c'est charmant... Ah ! voici la famille Bonardin. (*Très-haut.*) Bonjour, braves gens.

TOUS, *effrayés se retournant.*

Ah bon dieu ! (1)

DURAND.

Vous avez peur ?.. Il y en a bien d'autres qui trembleront cette nuit !

TOUS.

Vous croyez ?

DURAND.

Je suis bien sûr, M. l'astronome, que votre science ne vous a pas fait deviner ce qui va se passer !

GERVAIS, *à Babet.*

Il paraît que ça se confirme.

---

(1) Charles, Louise, Babet, Gervais, Bonardin, Durand.

BABET , à Louise.

Il paraît que ça se confirme.

LOUISE , à Charles.

Il paraît que ça se confirme.

CHARLES , se retournant.

Il paraît que... Ah ! il n'y a personne.

BONARDIN.

Je sais tout , Monsieur.

DURAND.

Tout , n'est pas le mot , vous savez que M. le comte de Gros-Laid doit donner un bal brillant ; mais vous ignorez ce qui arrivera au moment du bal.

BONARDIN.

Tout le monde la dansera.

DURAND , d'un ton important.

M. le comte et toute sa compagnie seront avec le diable.

BONARDIN , aux autres.

Vous entendez ?.. Ah ! ça et nous , Monsieur.

DURAND.

Oh ! vous , M. l'astronome , c'est le ciel qui vous réclame.

BONARDIN.

C'est toujours une consolation.

LOUISE.

Elle est gentille.

DURAND.

Mais je me retire ; vous savez qu'en pareille occasion , on n'a pas un moment à perdre et qu'il faut préparer ses affaires.

BONARDIN.

C'est à quoi nous pensions.

DURAND.

A demain... C'est-à-dire , non , car je dormirai d'un profond sommeil.

BONARDIN.

Et nous aussi... Allons , adieu pour toujours.

DURAND.

Pour toujours ! comme vous y allez... (*Montrant la maison.*) Nous nous reverrons là-haut.

( Il sort. )

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES , excepté DURAND.

BONARDIN , l'imitant.

Nous nous reverrons là-haut !.. Il paraît qu'il croit aussi aller au ciel... Prends garde de le perdre !.. Un homme d'affaires , et , par dessus le marché , courtier marron !.. Esprits forts , l'avez-vous entendu ?

AIR : *C'est l'Amour.*

C'est fini , fini , fini ,

Tout va périr à la ronde ,

C'est ce soir la fin du monde

N, i, ni,  
C'est fini.

TOUS, *tristement.*

C'est fini, fini, fini! etc.

TOUS.

Nous sommes flambés !

BONARDIN.

La grande catastrophe ne tardera pas : il faut rentrer chacun chez nous, nous coucher, tâcher de nous endormir, et par ce moyen là, passer de ce monde-ci dans l'autre sans nous en apercevoir.

BABET.

Oui, dormez donc avec des idées semblables !

BONARDIN.

Embrassons-nous pour la dernière fois. Allons chez le notaire, et de là nous coucher pour jamais ! Cependant, avant de mourir, il faut que j'aie recours à l'électricité : je veux me donner le plaisir de faire agir encore une fois ma petite machine électrique... Venez, mes enfans, et comme dit Horace ou chose... *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae.*

AIR de Wallace.

Bonsoir, la compagnie,  
Le monde est à van-l'eau.  
Quand la farce est finie  
On tire le rideau !

TOUS.

Bonsoir, la compagnie.

( Ils rentrent dans la maison avec toutes les démonstrations de l'effroi. )

FIN DU PREMIER TABLEAU,

## DEUXIEME TABLEAU.

( Une chambre à coucher, une alcove au fond, fermée par des rideaux ; à gauche une cheminée ; à droite une table ; plusieurs chaises. )

### SCÈNE PREMIÈRE.

BONARDIN, dans son lit.

Babet!.. Babet!.. Quel silence! (*Il ouvre ses rideaux.*) Eh! mais à propos, la fin du monde! (*Il se tâte.*) Pourtant je suis vivant... bien vivant et robuste comme par le passé... Il y a donc eu erreur de ma part, ou bien la fin du monde est ajournée. Levons-nous moi-même, et nous verrons après! Cependant tirons mes rideaux... Quoiqu'il n'y ait personne, il faut de la décence.

### SCÈNE II.

GERVAIS, BONARDIN.

GERVAIS, entrant par la droite, et parlant d'une voix étouffée.

M. Bonardin!.. M. Bonardin!.. Et lui aussi... Encore un *De Profundis* : ça fait quatre ; mais me voilà seul sur la terre! que vais-je devenir? J'ai perdu ma fille et mon gendre futur, mon ami Bonardin ; je ne verrai plus cette bonne Babet, je ne trouverai pas un adversaire pour faire ma partie de dominos. (*Bonardin tousse.*) J'entends tousser! écoutons.

BONARDIN sort de derrière les rideaux et s'avance en pantouffles et en robe de chambre, sans voir Gervais.

J'ai trouvé mes pantouffles ; mais elles sont froides... glacées comme le reste du monde, comme Babet, comme ce gros inabécille de Gervais!

GERVAIS, à part.

Il commence mon oraison funèbre. Vit-il encore, ou n'est-ce que son ombre en robe de chambre? Essayons de lui parler. (*Il s'efforce de crier, et parle bas.*) M. Bonardin?.. Il ne répond pas!.. Touchons.

( Il s'approche de Bonardin et secoue sa robe de chambre. )

BONARDIN, effrayé.

Ah!..

GERVAIS, de même.

Ah!..

BONARDIN.

Eh quoi! c'est vous, mon brave Gervais.

AIR : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Vous vivez donc ?

GERVAIS.

Comme vous, j'imagine.

BONARDIN.

Quel sort heureux !

GERVAIS.

Mais est-ce vous, vraiment ?

BONARDIN.

De Bonardin vous connaissez la mine!  
Son ton, sa voix, son regard...

GERVAIS.

Un moment.

Je suis vraiment charmé de vous entendre ;  
Car sans cela, je le dis entre nous,  
Pour un esprit j'allais vous prendre.

BONARDIN.

Je ne le suis pas plus que vous.

(Ils s'embrassent.)

BONARDIN.

Mais par quel hasard... Je me croyais seul échappé au naufrage...  
Ah ! je me rappelle qu'hier vous êtes resté pendant que je tournais  
ma machine électrique.

GERVAIS.

Vous croyez que c'est ça qui nous a sauvés ?

BONARDIN.

Sans doute, et nous voilà seuls au monde comme Adam et Eve...

GERVAIS.

C'est vrai !

BONARDIN.

Mais dites-moi, mon cher ami, mon neveu... votre fille... Babet... que sont-ils devenus ?

GERVAIS.

J'ai frappé à toutes les portes, personne ne m'a répondu.

(Il tire son mouchoir, et se frotte les yeux.)

BONARDIN.

Allons, mon cher Gervais, ne pleurez pas. Si vous saviez comme  
ça vous rend laid. Il faut de la force morale, de la philosophie ;  
nous pleurerons plus tard, après le déjeuner... Rien n'est plus mal-  
faisant que de pleurer à jeun.

GERVAIS.

Vous croyez... allons, comme vous voudrez.

BONARDIN.

Nous pleurerons au dessert, entre la poire et le fromage. A propos, savez-vous faire la cuisine ?

GERVAIS.

Vous savez que j'ai été traiteur.

BONARDIN.

Je suis sauvé.

GERVAIS.

Non pas, vous m'avez toujours dit que vous détestiez les gens  
de mon état, et même ça a été un obstacle au mariage de mes en-  
fants.

BONARDIN.

Autre temps, autre mœurs.

GERVAIS.

Chacun sa partie : moi la cuisine , vous l'astronomie. Vous tâchez de vivre de l'une...

BONARDIN.

Comment !..

GERVAIS.

Oui , et moi je suis sûr de vivre de l'autre.

BONARDIN.

Ah ! quel égoïste... Quoi ! vous souffririez que le meilleur et le seul ami qui vous reste...

(On frappe.)

GERVAIS.

Avez-vous entendu ?

BONARDIN.

On frappe ! quelqu'un aurait-il survécu ?.. Si vous avez survécu, entrez.

### SCENE III.

BONARDIN , BABET , GERVAIS.

BABET , *accourant.*

*Air de la Galoppe.*

Ah ! quel bonheur ! quel bonheur ! quel bonheur !

J'vois r'paraître

Mon maître.

Ah ! quel bonheur , quel bonheur ! quel bonheur !

Pour mon sensible cœur.

A peine j'y crois ;

Quoi ! je revois

Celui que j'aime ,

Vous êtes vivant ,

(*Prenant Bonardin dans ses bras.*)

Gaillard , dispos et bien portant.

Comment y tenir

Et contenir

Ma joie extrême.

Quoi ! vous revivez ?

BONARDIN.

Et vous , Babet , vous m'étouffez.

TOUS.

Ah ! quel bonheur , etc.

BABET.

Ah ! mon bon maître , que je suis contente de vous revoir ! J'avais rêvé toute la nuit que le monde était fini , et je vous retrouve vivant , du moins en apparence.

BONARDIN.

Et toi aussi , Babet... Je vois ce que c'est ; le ciel juste n'a pas voulu que le monde entier périt.

GERVAIS.

Quel dommage que Charles et ma fille ne soient pas avec nous !

BONARDIN.

Nous sommes des mortels privilégiés. Allons , Babet , puisque nous ne sommes pas morts , il faut vivre ; va-t-en vite faire mon chocolat.

BABET.

AIR de la Caverne.

Sur quel ton le prenez vous ?  
Je n' suis plus votr' chambrière,  
Mon sort doit être bien doux !  
N'y a plus qu' moi (*bis*) d' femm' sur la terre ;  
J'ai le droit d' être cruelle ,  
Chacun me cajolera ;  
Enfin je suis la plus belle.

BONARDIN.

Hier qu' estc' qu'aurait dit ça ? (*bis*)

BABET.

Maintenant , le beau sexe , c'est moi.

BONARDIN.

Tu as raison , ô Babet ! sexe enchanteur ! Le monde n'est plus ,  
il n'y a plus de préjugés ; je t'épouse.

GERVAIS.

Vous ne pouvez pas vous marier.

BONARDIN ET BABET.

Pourquoi?...

GERVAIS.

Il n'y a plus ni fonctionnaire public , ni prêtre.

BONARDIN.

Je vous nomme maire de l'arrondissement et curé de Saint-Eus-  
tache.

GERVAIS.

Je ne veux être ni maire , ni curé : je veux être préfet et arche-  
vêque.

BABET.

Pourquoi pas pape !

GERVAIS.

Au fait...

BONARDIN.

Mais je pense à une chose... ça ne se peut pas : la loi sur le cu-  
mul!...

GERVAIS.

Rapportez-là : quand une loi gêne...

BONARDIN.

On la rapporte par une ordonnance.

BABET , regardant à la fenêtre.

Ah ! monsieur , qu'est-ce que je vois !.. M. Charles et Mlle Louise  
qui se promènent au bout du jardin.

BONARDIN , surpris.

Vraiment ! Est-il possible ! allons les chercher ! Pauvres enfans !  
Décidément la famille entière est sauvée.

( Ils sortent tous en courant. ) (M.)

## SCÈNE IV.

DURAND , *vêtu en diable , enveloppé d'un manteau , entr'ouvrant la  
porte à gauche.*

Peut-on entrer?.. On ne répond point... Qui ne dit mot consent.  
Bonjour tout le monde... Personne ! M. Bonardin est sorti de bonne



heure; c'est égal, je vais faire ici élection de domicile jusqu'à nouvel ordre. (*Il s'assied près de la cheminée.*) C'est une aventure assez contrariante que celle qui m'arrive. Ne voulant pas prendre un de ces déguisemens que l'on voit partout, je me fais confectionner à grands frais ce joli petit costume de diable, je meuble ma mémoire de mille plaisanteries plus piquantes les unes que les autres, et je me présente au bal. On me reçoit, mais comment! Les jolies femmes poussent des cris d'horreur; les hommes crient au mauvais ton. Impossible de débiter le moindre quolibet; on me dit: vous êtes laid, ou bien allez vous coucher. Ce dernier parti m'a paru le plus convenable. Je viens d'envoyer chercher un fiacre, et, en attendant, je vais m'installer chez ce brave M. Bonardin; il m'a souvent parlé du ciel, je lui parlerai de l'enfer. On vient... il ne faut pas effrayer mon monde tout-à-coup... Cachons-nous... là, derrière ces rideaux.

## SCÈNE V.

DURAND, derrière les rideaux du lit; BONARDIN, BABET, GERVAIS, LOUISE, CHARLES, portant deux bouteilles et un pâté.

TOUS.

Air de *Newgate* (d'Alex. Piccini).

Y a plus d'plaisir que d'peine,  
La faridondaine,  
A s'voir ressuscité,  
La faridondé!

LOUISE.

De mourir demoiselle,  
Hélas! j'avais grand peur, ma foi!  
Mais ma surprise est belle,  
Je vais vivre pour toi.

TOUS.

Y a plus de d'plaisir, etc.

CHARLES.

Par un coup d'la nature,  
Si l'monde eût été culbuté,  
J'ne r'grètt'rais qu'ma future,  
Mon oncle et mon pâté.

TOUS.

Y a plus d'plaisir, etc.

BABET.

Quel plaisir de vous revoir!

GERVAIS.

Avec un pâté et trois bouteilles.

(Ils se mettent à table.)

CHARLES.

Je les avais mises à part hier au soir pour le déjeuner de nos fiancailles.

BONARDIN.

Heureuse prévoyance!

CHARLES.

Sentez-vous l'odeur du pâté?

BONARDIN.

Oui, le fumet de la truffe, c'était jadis l'encens électoral.

GERVAIS.

Je ferai honneur à l'encensoir.

BONARDIN.

Babet... mets-toi à table, aussi. Il n'y a plus de distance au jour'd'hui... Liberté, égalité, fraternité...

DURAND, à part, passant sa tête entre les rideaux.

Un instant mes gaillards, je vais bientôt vous couper l'appétit.

CHARLES.

Ah ça, mon oncle, c'était donc pour rire que vous nous disiez que le monde finirait aujourd'hui ?

BONARDIN.

Je ne plaisante jamais avec ces choses-là.

LOUISE.

Vous voyez pourtant que vous vous êtes trompé.

BONARDIN.

Ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est la nature.

DURAND

Mêlons-nous de la conversation et du déjeuner.

CHARLES.

Mais puisque nous déjeûnons...

BONARDIN.

Il faut que je vous explique...

CHARLES.

Plus d'explications. mon oncle : moi, j'ai une faim d'enfer et je mangerais le diable.

DURAND, d'une voix forte.

Me voilà.

TOUS.

Ah ! mon Dieu !

GERVAIS.

Quelle est cette voix ?

DURAND, paraissant.

Celle du diable.

(Effroi général ; musique diabolique. Ils se lèvent tous de table ; Charles et Louise se sauvent au coin du théâtre à gauche. Babet et Gervais à droite. Bonardin reste entre Babet et le diable qui est au milieu.) (1)

DURAND.

Que faites-vous sur terre ?

GERVAIS, tremblant,

Vous le voyez, nous allions déjeuner.

BONARDIN.

Et si vous voulez faire comme nous ?

DURAND.

Non : je ne mange qu'en enfer ; mais je m'étonne de vous voir aussi tranquilles quand tous les autres habitans du globe vous attendent là-bas.

LOUISE.

Dieu qu'il est laid !

DURAND.

La laideur est la beauté du diable.

BONARDIN.

Alors vous êtes parfait !

DURAND.

Mais, vils mortels que vous êtes, vous ignorez donc que le monde est fini ?

BONARDIN.

Là ! Quand je vous le disais... ils ne voulaient pas me croire.

BABET, *tremblante.*

Monsieur le diable, comment se fait-il que nous ayons été épargnés...

BONARDIN.

Je vous ai déjà dit que l'électricité...

DURAND, *brusquement.*

Pas du tout, c'est que Pluton a bien voulu vous laisser sur la terre... Combien êtes-vous ?

CHARLES.

Cinq.

DURAND.

Cinq personnes pour la repeupler.

BONARDIN.

Ah ! il faut repeupler ? eh bien, décidément Babet, je te prends pour épouse légitime, sans notaire ni curé. M. Gervais et le diable voudront bien nous servir de témoins.

GERVAIS.

C'est très-bien, vous allez repeupler, vous autres, mais moi qui suis célibataire...

DURAND.

Arrangez-vous comme vous l'entendrez ; mais qu'à mon retour la population soit double de ce qu'elle était hier.

BONARDIN.

Ah ! mon dieu ! pourvu qu'il ne revienne pas cette année.

DURAND.

Je reviendrai dans cent ans.

TOUS.

Dans cent ans !

BONARDIN.

Il est probable que je n'aurai pas le plaisir...

GERVAIS.

Je n'y serai pas non plus.

LES TROIS AUTRES.

Ni moi non plus.

DURAND.

Vous y serez tous.

BONARDIN.

Mais, les lois de la nature ?...

DURAND.

Elles sont rapportées.

BONARDIN.

On y aura fait des modifications, comme à la Charte.

GERVAIS.

Voilà toujours cent ans d'assurés.

BABET.

Ah! si je n'en avais que dix-huit!

DURAND.

Oui, mais prenez bien garde!... Il faut éviter avec soin les défauts des premiers hommes.

BONARDIN.

Nous n'en aurons aucun.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Toujours exempt de passions,  
Je saurai vivre comme un sage.

GERVAIS.

Je n'aurai point d'ambition.

BABET.

Je n's'rai ni coquet' ni volage.

LOUISE.

Je n'aimerai que mon mari.

CHARLES.

Moi, que ma femme, je le jure!

DURAND.

Ah! certe, on le voit bien ici,  
Tout est changé dans la nature.

(Chacun s'approche du diable pour chanter son vers, et s'éloigne ensuite avec effroi.)

DURAND.

Je vois que vous êtes parfaits, continuez, et ça ira bien. Taillez, rognez, toute la terre vous appartient; mais je vous le répète, de la sagesse! mesurez vos actions ou bien... *Patatras! Brrrououou!..*

GERVAIS.

Ça fait frémir.

BONARDIN.

Pardon, seigneur diable, mais je pense à une chose qui gêne un peu vos promesses. L'astronomie prétend que la comète qui vient d'étouffer le genre humain, viendra en 1832 faire *Patatras Brrrou* avant votre retour.

DURAND.

La comète? c'est moi.

BONARDIN.

Vous faites bien de me le dire, je ne vous aurais pas reconnu.

DURAND.

Ne voyez vous pas ma queue!

BONARDIN.

Ah! diable!

DURAND.

Heim!

BONARDIN.

C'est une exclamation je dis: Ah diable! c'est là la queue de la comète?

(On entend rouler une voiture.)

TOUS, *effrayés.*

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ?

GERVAIS.

Je crois que c'est une voiture.

DURAND, *à part.*

C'est mon fiacre. (*Haut.*) C'est le tonnerre.

BONARDIN.

Eh ! certainement, c'est le tonnerre, imbécilles, moi qui suis astronome, je ne m'y trompe jamais.

DURAND.

Adieu, mes amis, le tonnerre vient me chercher, et je ne veux pas le faire attendre. N'oubliez pas : *Patatras.*

BONARDIN.

Brrrououou...

DURAND.

Je vous quitte et je retourne au séjour infernal.

(Déclamant.)

C'est là que tant de gens qui ne s'en doutent pas,  
Seront punis des torts qu'ils eurent ici bas.  
Mortels, vous frémiriez à l'affreuse peinture  
De tous les instrumens qui donnent la torture !  
Broches, potences, grils, fourches et chevalets,  
Tourmentent les damnés sans s'arrêter jamais.  
Les flatteurs sont farcis d'un hachis de vipères,  
Tous les ambitieux embrassent des chimères ;  
Des lions dévorans et des tigres affreux  
Poursuivent nuit et jour tous les traitres fameux.  
Les hommes sensuels et les dévots tartuffes,  
Sans pouvoir y goûter, sont entourés de truffes.  
Aux rois que çajoient de fades courtisans,  
On brûle sous le nez du vieux cuir pour encens.  
Enfin le criminel qui subit un supplice,  
A toujours l'agrément que c'est avec justice.

(Il étourne.)

BONARDIN.

Dieu vous bénisse.

DURAND.

Au revoir, Bonardin, je te quitte un instant.

(Avec force.) (A part.)

L'enfer me redemande... et mon fiacre m'attend.

(Durand sort après avoir fait quelques signes diaboliques.) (M.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* DURAND.

BONARDIN.

En voilà, mes amis, des nouvelles.

CHARLES.

Et des bonnes !

GERVAIS.

Des fameuses.

BONARDIN.

Toute la terre est à nous.

Toute la terre !

TOUS.

Et les départemens ?

CHARLES.

Que de trésors ! que de palais !

BONARDIN.

Que de belles robes !

LOUISE.

Et cent ans pour jouir de tout cela.

GERVAIS.

BONARDIN.

Ah ça ! mes enfans , procédons au partage. D'abord je garde l'Europe, je m'en contente. Je donne l'Asie à M. Gervais.

GERVAIS.

Merci, M. Bonardin :

BONARDIN.

Charles aura l'Afrique, et Louise l'Amérique.

LOUISE.

Comment, M. Bonardin, vous allez nous séparer !

CHARLES.

Et la répopulation ?

BONARDIN.

Ah ! c'est vrai, je n'y pensais pas. Voyons, Charles, veux-tu l'Angleterre ?

CHARLES.

L'Angleterre?.. non, d'abord je ne connais pas la langue.

BONARDIN.

Imbécille, puisqu'il n'y a plus d'habitans : tu parleras comme tu voudras.

CHARLES.

J'entends, mais pour aller prendre possession de mes états, il faudra traverser la mer...

GERVAIS.

Il n'y a plus de mariniers.

BONARDIN.

C'est encore juste ! ce que c'est que l'embarras des richesses... on s'embrouille...

LOUISE.

D'ailleurs le diable vous a dit de mesurer votre ambition, soyons modestes...

TOUS.

Oui, soyons modestes.

CHARLES.

Partageons la France.

GERVAIS.

Partageons tout bonnement Paris.

BONARDIN.

Oui, contentons-nous de Paris jusqu'à nouvel ordre ; d'abord il vous faut un chef : je me nomme roi.

GERVAIS.

Moi aussi.

CHARLES.

Tiens , et moi aussi.

BONARDIN.

Doucement , doucement , nous ne pouvons pas être tous rois.

GERVAIS , *se fâchant.*

Eh bien ! pourquoi le seriez-vous plutôt qu'un autre ?

BONARDIN.

Ça doit être le plus vieux.

GERVAIS.

Le plugros.

CHARLES.

Le plus jeune.

LOUISE.

AIR : *Vaudeville (de l'Anonyme).*

Vous vous trompez , messieurs , dans la manière  
Dont vous voulez faire valoir vos droits ;  
Le temps n'est plus où sur toute la terre  
Le bon plaisir servait de code aux rois.  
Quand du pouvoir on prétend faire usage ,  
Il ne faut pas s'en emparer ainsi.  
Un roi , je crois , doit être le plus sage ,  
Et par son peuple il faut qu'il soit choisi.

BONARDIN , *avec fermeté.*

C'est égal , je me nomme , moi , Bonardin , par la grace de Dieu ,  
roi de France et de Navarre ; je régnerai seul , et ma volonté sera  
immuable.

CHARLES.

Je ferai un journal , et je vous critiquerai.

BONARDIN , *en colère.*

Je saisirai ton journal , et briserai tes presses.

GERVAIS.

Je dépaverai les rues de Paris.

BONARDIN.

Taisez-vous , conspirateurs.

CHARLES.

Je ferai des barricades.

BONARDIN.

Jeune anarchiste !

CHARLES.

Il m'appelle jeune Anacharsis ! vieil aristocrate...

BABET.

Hola ! messieurs , vous n'êtes que trois hommes , et vous voilà  
déjà en guerre. (*Criant aux oreilles de Bonardin.*) Patatras.

LOUISE , *de même.*

Brrrouou ou...

LES TROIS HOMMES.

Grand Dieu !...

BONARDIN.

Elles ont raison ; qu'allions-nous faire... mes amis , allons tout  
doucement , et pour aujourd'hui , contentons-nous des biens de  
notre riche propriétaire.

TOUS.

C'est cela.

BONARDIN.

Nous allons descendre et prendre possession de ses appartemens.

GERVAIS.

Allons voir nos nouvelles propriétés.

CHARLES.

*AIR de Prévillé et Taconnet.*

L'ambition ne nous est point permise,  
Mais nous prendrons ses beaux appartemens.

GERVAIS.

Sans donner dans la gourmandise  
Nous mangerons tous ses mets succulens,  
Et nous boirons tous ses vins excellens.

BONARDIN.

De l'avarice il faut bien nous défendre;  
Mais à son or, à ses écus comptans,  
Je ne ferai point grâce, mes enfans.  
Certes aux morts j'ai bien le droit de prendre,  
Quand j'ai tant vu dépouiller de vivans.

TOUS.

Certes aux morts on a le droit de prendre,  
On a tant vu dépouiller de vivans.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.



---

## TROISIEME TABLEAU.

---

(Un appartement orné pour un bal. Plusieurs personnes invitées sont masquées ou en habit de caractère. On y remarque plusieurs caricatures modernes, comme celles de Mayeux, bossu grotesque ; de l'homme à la grande barbe, du Palais-Royal ; d'un romantique, et d'autres. Des musiciens jouent une contredanse qui s'exécute dans le fond. Le comte de Gros-Laid et un invité s'avancent sur le devant du théâtre.)

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE GROS LAID, PLUSIEURS INVITÉS.

LE COMTE, *à un invité.*

C'est une bien belle chose qu'un bal ! Celui qui le donne s'amuse moins que les autres, mais il est bien plus heureux. Savez-vous que Durand, mon homme d'affaires, doit dormir de bien mauvaise humeur, lui qui se promettait de nous amuser tant... Mais je l'aperçois qui revient.

### SCÈNE II.

LES MÊMES, DURAND, *son masque à la main.*

LE COMTE.

Eh bien ! monsieur le démon, vous voulez donc combler votre maladresse ?

DURAND.

Je commence par vous déclarer que vous avez eu tort de me juger sans m'entendre, car j'avais une foule de jolies choses à vous débiter... Mais j'ai à vous annoncer quelque chose qui vous plaira davantage, et vous verrez que je n'ai pas mis inutilement mon costume de démon. Vous connaissez la crédulité de M. Bonardin et de sa famille.

LE COMTE.

Oui ; quand je suis de bonne humeur, il me fait rire avec ses contes en l'air.

DURAND.

Eh bien ! j'ai trouvé un moyen de vous amuser aux dépens du crédule Bonardin : il croit que l'univers est mort, et dans quelques minutes, il viendra s'emparer de votre table et de vos appartemens.

LE COMTE, *riant.*

C'est délicieux !.. Je vais donner une toute autre direction aux plaisirs. Tâchez de nous amener votre M. Bonardin. (*Aux invités.*) Mesdames et messieurs, trois ou quatre bons bourgeois que je loge ici pour mes menus plaisirs, vont se présenter : qu'à leur approche, chacun de vous demeure immobile et fasse le mort.

(Durand sort.)

Quelle idée?...

LE COMTE.

Vous, messieurs les musiciens, quand je frapperai dans mes mains, vous jouerez subito la galoppade, et toute la compagnie la dansera.

DURAND, *revenant.*

Je viens d'ordonner à tous les domestiques d'imiter l'immobilité que vous venez de recommander ici. Ils m'ont promis de ne pas plus bouger que des bornes.

LE COMTE.

Ces messieurs et ces dames vont en faire autant.

DURAND.

J'entends monter.

(Il sort.)

LE COMTE, *aux autres.*

Attention !

(Tous les acteurs se groupent et restent immobiles dans diverses positions. Le comte de Gros-Laid sur le devant de la scène.) (M)

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BONARDIN, BABET, LOUISE, CHARLES, GERVAIS.

BONARDIN, *entrant le premier.*

C'est ici... Ah! bon Dieu, que de cadavres!

BABET.

Sans compter ceux que nous avons vu sur l'escalier et dans l'antichambre.

(Ils examinent les figures immobiles avec une sorte de frayeur.)

CHARLES.

C'est étonnant ; ils sont tous sur leurs jambes!

BONARDIN.

C'est qu'ils sont morts debout ; et ils sont restés *in statu quo*, c'est-à-dire, comme des statues.

GERVAIS.

Laissons-les là, et occupons-nous d'autre chose. Je viens d'apercevoir, en passant, des tables magnifiquement servies, et mon appétit s'est ressouvenu qu'il est encore de ce monde.

BONARDIN.

A la bonne heure ! Avant le déjeuner, il faudra me faire l'amitié d'enterrer tous ces braves gens-là. Mais examinons un peu les physionomies.

GERVAIS.

Ils ont tous des figures assez fraîches... les dames surtout.

LOUISE.

Je crois bien, elles ont du rouge.

BONARDIN.

Pas de médisance... (*Regardant le romantique qui est très-pâle.*) En voici un qui n'a pas trop bonne mine ; il faudra l'enterrer le premier. Ah!... Mais j'aperçois des connaissances. Ce grand, c'est M. Dubilan qui a fait banqueroute il y a huit ans à Marseille, et qui en aurait fait autant dans une quinzaine sans la catastrophe.

BABET.

Je reconnais Mme Leblanc et son bon homme de mari : il ne se doute guère des tours que lui a joués le petit qui est à sa gauche ; mais moi , je sais tout , je connais la domestique qui porte les billets doux. Il y avait encore un rendez-vous pour demain !.. Eh ! on dirait qu'ils m'entendent. Le mari a remué les yeux.

GERVAIS.

Ah ! voilà un sounois de mirliflor qui me doit plus de vingt-huit francs de consommation ; il est bien heureux d'être mort, celui-là.

LOUISE.

Il paraît que la compagnie de M. le comte était bien composée.

BONARDIN.

C'est égal , nous leur mettrons pour épitaphe générale : ils étaient bons époux , bons pères , bons amis , bons citoyens , etc. , etc.

CHARLES.

Ça se fait toujours.

BONARDIN , *apercevant le comte.*

Ah ! je tiens mon propriétaire !.. Quelle figure stupide... Ah ! tu n'as pas la mine trompeuse ! je t'en répons , vilain ladre , qui donnes des fêtes , et qui veux augmenter les loyers de tes pauvres locataires ! qui décores tes appartemens de tentures magnifiques , et qui n'as pas encore soldé un seul mémoire de tapissier ; mais il faut que je vous dise l'origine de la fortune du soi-disant comte. Il est fils....

( Ici le comte , qui déjà se contenait difficilement et qui craint une révélation plus grave , frappe vivement dans sa main , l'orchestre joue : la galoppade commence vivement. Bonardin reste stupéfait ; Babet et Louise , saisies de frayeur , ne savent où se ouvrir. Charles et Gervais sont dans le plus grand embarras. )

LE COMTE , *à part , apres la galoppade.*

Raccommodons tout cela le mieux qu'il nous sera possible. (*Haut.*) Rassurez-vous , M. Bonardin , nous savons que vous ne pensez pas un mot de ce que vous avez dit. (*Bas.*) Dites comme moi , et je diminuerai votre loyer de moitié. (*Haut.*) N'est-ce pas , que c'était une plaisanterie ?

BONARDIN.

Ah ! ça , mais qu'est-ce que cela signifie ? Vous n'êtes donc pas mort ?

LE COMTE.

Vous le voyez bien.

BONARDIN.

Comment , je le vois bien ! Si on les écoutait tous , il n'y en aurait pas un de mort.

## SCENE IV.

LES MÊMES , DURAND , *en diable , il a remis son masque.*

DURAND.

Je viens vous chercher ; les cent ans sont expirés.

BONARDIN.

Comment ! les cent ans ! il n'y a pas un quart-d'heure...

DURAND.

Vous donnez un démenti au diable ! Hola , mes fidèles sujets !

(On entend une musique lugubre, et il paraît une troupe d'hommes noirs en chapeaux pointus, avec des martinets pendus à leurs ceintures. Ils marchent gravement un à un. Ce sont des espèces d'ignorantins. La marche est terminée par un énorme dindon.)

DURAND, à ceux qui viennent d'entrer.

Emparez-vous de ces gaillards-là, et punissez-les de leur avarice, de leur ambition, de leur gourmandise, de leur coquetterie, de leur médisance. (*A Bonardin.*) Puisque vous n'êtes pas meilleurs que les autres, tout le genre humain va ressusciter.

BONARDIN.

Ça m'est égal !

CHARLES.

Et moi aussi, j'ai ma dot, et mon mariage est fait.

BABET.

J'en suis enchantée ; j'ai dans ma poche un bon testament.

LE COMTE.

Et pour égayer notre résurrection générale, je vous invite à rester au bal masqué que je donne ici.

BONARDIN.

Ah ! c'est un bal masqué ! Tant mieux ! j'en suis ; j'aime la gaité !

## VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de Bancelin* (walse de Mozart). (1)

Le carnaval  
Plait à la ronde ,  
Pour moi loin que je le fronde ,  
Je ris, et je dis que ce monde  
N'est rien qu'un grand bal.

CHOEUR.

Le carnaval, etc.

LE COMTE.

Goujat ,  
Potentat ,  
Homme d'état ,  
Homme d'église ,  
Tout le monde prise  
Un ruban, un crachat ;  
Toujours à sa guise ,  
Chacun se déguise ,  
Et n'est remarqué  
Que s'il est bien masqué.

TOUS.

Le carnaval, etc.

---

(1) On peut sur cet air régler une contredanse qui s'exécutera pendant qu'on chantera le vaudeville.

DURAND.

Plus d'un écrivain  
Prend d'arlequin  
La plume  
Et le costume ;  
Plus d'un fournisseur  
Se déguise en voleur ;  
Maint homme du centre  
Se fait un gros ventre ;  
Maint ancien préfet  
Prend l'habit de valet.

TOUS.

Le carnaval, etc.

GERVAIS.

Plus d'un sénateur  
Occupe sa place  
En paillasse ;  
Plus d'un orateur  
Se met  
En perroquet ;  
Tel grand patriote  
Est en don Quichotte ,  
Et maint député  
S'habille en gros pâté.

TOUS.

Le carnaval, etc.

BONARDIN.

De masques nouveaux  
Tous les journaux  
Ont fait emplette :  
Celui des *Débats*  
S'affuble de rabats.  
On voit la *Gazette*  
En vieille girouette ,  
Et le *Moniteur*  
S'habille en grand farceur.

TOUS.

Le carnaval, etc.

BABET.

On voit maint coureur,  
Et maint danseur  
En sauterelle ,  
Et plus d'un savant  
S'habiller en chat-huant.  
L'homme au cœur fidèle  
Est en hirondelle ;  
Plus d'un sot barbon  
Est fort bien en dindon.

TOUS.

Le carnaval, etc.

CHARLES.

Maint pauvre rentier  
Dans son quartier

Est en momie ;  
Plus d'un financier  
Est en banqueroutier.  
Fillette jolie  
Se met en folie ,  
Et maint chansonnier  
Se déguise en fripier.

TOUS.

Le carnaval , etc.

LOUISE, *au public.*

Messieurs , sans rigueur  
Il faut juger cette parade :  
Or, dans sa frayeur,]  
Apprenez que l'auteur  
Se déguise en malade ;  
Suivant la mascarade ,  
Que le public soudain  
Fasse le médecin.  
Si la pièce plait à la ronde ,  
Que chez nous la foule abonde.  
Pussions-nous ici du monde  
Ne pas voir la fin.

TOUS.

Si la pièce , etc.

FIN.